

Révolte, Révolution

↑ Révolution, solution de tout rêve ⁷ (M. Leiris).

Depuis près de quatre siècles,
on nomme Révolution les utopies de la Libération.
Fille des soulèvements des Frères du Libre-Esprit,
qui, autour de Joachim de Flore, des Béguines et des Bégards,
ranimèrent le culte de la pauvreté
dans l'attente du "retour"

(de "l'Empereur", du Christ, de l'âge d'or),
la révolution

entend non seulement réformer (refondre)
les ordres religieux,

mais l'ensemble du droit et de la société civile.

Elle marque à la fois un renoncement (au monde perverti)
et l'espoir d'un accomplissement (celui du salut pour tous).

L'hérésie prépare la fin des temps,
la Révolution fonde les Temps nouveaux.

↑ Le nom de révolution diminue l'événement,
s'écrie Tom Paine en 1794;

ce n'est rien de moins que la régénération de l'humanité.

La révolution, c'est l'innocence retrouvée;
le révolutionnaire est un pur, sinon un puritain.

Le mot révolte,
qui n'impliquait à l'origine ni conflit ni violence,
désigne un retournement : l'heure du face-à-face.
Ni sursaut temporaire, ni coup d'État ou de palais,
la révolution pérennise la révolte,
ramène l'histoire à zéro,
inaugure l'an I qu'auguraient les révoltes partielles.

Secouant le joug anglais,
l'Amérique se lance dans la course au bonheur.

Secouant les jougs du monde,
la Révolution française proclame la fraternité universelle :
« L'Empire n'est plus ; le lion et le loup vont cesser » (Blake).
Le soleil libéré de la peur illumine les regards.
« C'était un bonheur sans fin que de vivre dans cette aurore ;
les tribus éparses ne faisaient plus qu'un corps » (Wordsworth).

Apocalypse à visage humain,
la révolution rend l'histoire à la joie,
et les coeurs à leur transparence naturelle (Rousseau).

Comme la révolte, elle dissipe la honte.

Mais pour de bon.

« Le bonheur est une idée neuve en Europe » (Saint-Just).
La révolution, c'est l'homme rénové.

Fondatrice (dés Cromwell, régicide)
d'une communauté chargée de ce qui reste à faire,
la révolution, sitôt accomplie,
plonge des deux côtés de ce messianisme d'État :
le corps doit suivre la tête.

Une fois faite, la révolution reste à vivre.

La littérature révolutionnaire
comprend à la fois l'hymne au désir de révolution,
l'histoire de l'acte révolutionnaire
et l'élegie de son inachèvement.

Trois mythes la soutiennent :

celui de Prométhée à l'assaut du Ciel ;
celui du Réveil (de la Belle endormie, du peuple ensorcelé)
et celui du Phénix (révolution dans la révolution).

D'où ce paradoxe d'un pessimisme prophétique,
à la fois unanimiste et confidentiel,
épique et lyrique,
qui modifie à chaque instant son attitude face aux révoltes
(passées / présentes, collectives / individuelles).

Car l'histoire abolie s'éternise ;
bien qu'achevée, la révolution reste à faire :
l'homme total s'est voilé dès sa révélation.

Que l'humanité sera belle, rêve Tchekhov.
Que de beauté dans la prise de conscience révolutionnaire,
ajoute Gorki ('la Mère').

Quelle grandeur dans l'insoumission constructive (Maïakovski),
le bras de fer

avec ceux qui refusent le renouveau (Hugo, 'Quatre-vingt-Treize')
ou la défaite prophétique des révoltes vaincues (Vallès, Césaire).

Alors que l'^{TT}homme approximatif^{T1} (Tzara)
perpétue ses doutes, ses révoltes, ses angoisses
(Flaubert, Blok, Akhmatova, Achebe),
celui qui affronte l'État-Monstre
s'étonne de voir pousser partout les dents du dragon :
l'ennemi-phénix peut réduire la Belle.

De même que le Chevalier à la Croix rouge (le Tasse, Spenser)
trionphait sans peine du diable mis à nu,
mais risquait de succomber au vice déguisé,
de même le révolutionnaire,
chargé avant la révolution de démasquer l'oppression,
doit s'attaquer dès l'an I
aux racines humaines de la contre-révolution :
la révolution, c'est la révélation permanente.

Élan spirituel au départ,
politique dans l'action,
elle redevient courant spirituel (Steinbeck
Pasternak).

Avant, la tâche est claire :

la critique n'est pas une passion de la tête,
mais la tête de la passion ;
et toute passion est bienvenue :

Il faut rendre l'oppression encore plus oppressive,
la honte encore plus honteuse,
représenter chaque sphère de la société
comme la partie honteuse de la société (Marx).

Ouvrée à toute révolte,
la révolution s'en fait la tête.

Elle est la surconscience de l'instinct révolté
et, de même que Raison est Lumière,
de même le récit révolutionnaire conte une illumination.

La tragédie optimiste (Ostrovski)
est celle d'une élucidation
(Lu Xun, Ekwensi).

Fils de lumière en un temps de ténèbres (Milton),
le héros s'identifie à la révolution
dont il est le flambeau (Malraux, 'la Condition humaine').

La révolution est un illuminisme,
à la fois élitaire et populiste.

Repoussant les ténèbres,
privé par sa victoire du face-à-face,
le feu ne sait qui dévorer et se dévore lui-même :
rarement décrite par ses témoins directs (J. Reed, V. Pozner),
souvent reconstituée à une ou deux générations d'intervalle
(Hugo, Dickens, Carlyle, Michelet),
la révolution constate qu'elle n'a épousé toutes les révoltes
que pour les répudier
(Marx sur la Commune, le spartakisme, Rosa Luxemburg) :
les mille ruisseaux de l'insubordination
doivent se canaliser.

Libertaire devenu chef d'État,
Zapata se retrouve face à l'impatience paysanne,
qu'il avait incarnée, et renonce au pouvoir.

Ainsi le veut la fable anarchiste.
Mais il est plus facile de fonder une institution
que de la dissoudre.

¶ Ce n'est pas le caractère du détenteur du pouvoir qui infléchit le pouvoir : c'est le pouvoir qui moule et dégrade le caractère de celui qui le détient[¶] (Coleridge).

L'État rénové doit affronter des révoltes désormais "sans raison".

¶ Comment convaincre qu'ils sont déjà sauvés ceux qui ne le sentent pas ?[¶] (Makarenko). Ainsi la Fraternité multiplie-t-elle les faux frères et le surréalisme au service de la révolution chemine, d'épuration en épuration, vers l'émettement et la "papaute".

La révolte génératrice devient, pour les fondateurs, l'irrationnel qui doit être réorienté, et le lyrisme divorce de l'épopée qui, devenu désir d'épopée

(niant contre toute évidence la retombée en pouvoir du pouvoir révolutionnaire : A. Carpentier), n'exalte plus que les révoltes passées (Yasar Kemal). Le prophétisme se fait apologie (Cholokov).

La littérature révolutionnaire n'en finit pas d'enterrer le vieil homme avec ses fossoyeurs ; l'avenir dira quelles révoltes furent bonnes et, comme le ministère de la Vérité ('1984') réécrit l'Histoire, l'écrivain postrévolutionnaire retisse son propre passé et se renvoie au purgatoire de l'objectivité. Qu'il reste le révolté présent des injustices présentes (Evtouchenko) ou se résigne à sentir que, l'émancipation du monde ayant échoué, reste à assurer la sienne (Wordsworth), il ne peut que constater la retombée.

La plus révolutionnaire des littératures, portant le deuil de l'explosion, retrouve ses déchirures passées (Essenine).

Le nouveau divorce de l'Action et du Rêve, que nie l'activiste des lettres par crainte de voir son passé rejeté dans "l'action symbolique", ramène le poète au symbolisme, laboratoire du Rêve.

La littérature prérévolutionnaire bâtit la mystique de l'histoire : la révolution ramène au mysticisme, dont sortiront de nouvelles attentes et de nouvelles révoltes.

Ainsi progresse la Roue : non pas dans la répétition (Soljenitsyne), mais dans la mise au jour d'espoirs inédits qui élargissent le champ de la future révolution, dont renaît le désir.

Ni mage ni témoin, le poète désabusé revient à l'ombre du Phénix.

Sa retraite n'est pas une défection : de même que le mouvement des fous de Dieu fut précédé d'une longue période d'incubation dans les huttes des ermites, de même le vieux sage dans sa cabane en bois couve les insurrections futures (Thoreau, Tolstoï).

Le désir doit faire l'œuf avant de le briser (Michaux).

Au contre-révolutionnaire,
le désir de révolution paraît infantile :
Si nous pleurons comme des enfants
pour avoir la lune,
nous continuerons de pleurer comme des enfants⁷ (Burke).

Ils rêvent de faire sauter Greenwich
pour détriquer l'heure mondiale (Conrad).

Ils jouent aux démons (Dostoïevski).

De même,
devenu père de ses frères,
le révolutionnaire se perçoit comme l'adulte du révolté
et censure sa révolte
pour se prouver adulte :
la surconscience révolutionnaire
passe ainsi par le meurtre de l'enfant rebelle,
symbole de l'acte-révolution.

Javroche est mort à temps.

Même Alice ou Victor (L.Carroll, Vitrac)
sont des plus qu'adultes.

Le refus de l'innocence,
au nom d'un réalisme suicidaire (Sartre,
le refus du romantisme⁷ ('les Mains sales'))
au nom de l'organisation,
surtout depuis que l'idéal révolutionnaire
est porté par la classe ouvrière
qui est d'abord le produit de la militarisation industrielle),
marquent ainsi la littérature révolutionnaire
d'un étrange paternalisme à l'égard de ses origines.

Toute révolte

est à la fois autoritaire et antiautoritaire :
la conscience révolutionnaire
fait du révolté son propre père.

Même les révoltes "absolues"
(Camus, 'Caligula', 'l'Homme révolté';
P. Weiss, 'Marat-Sade'; Guyotat)

jettent sur l'insurrection
le regard du médecin sur l'hystérie ;
à moins que ce ne soit le concept d'hystérie
qui soit né de la distinction
entre les bonnes et les mauvaises révoltes (Genet).

Parce qu'elle finalise l'Histoire,
la révolution vit à l'ombre de sa fin ;
sursaut contre l'intolérable,
la révolte ne se soucie guère de ses fruits.
C'est l'expérience de l'explosion qui compte.

Au contraire, le récit de révolution
clôt l'expérience sur celle de ses précurseurs :
Mao répète la Commune ou Lénine.

Là où la révolte s'insurge contre la loi
au nom des "Cent Fleurs" de l'insoumission,
la révolution ne donne sens aux fleurs
que par l'art du jardin.

Même le romantisme révolutionnaire (W. Morris, O. Wilde)
parie sur l'accumulation des révoltes ponctuelles
miraculeusement totalisées (Shelley)
par la contagion :

les passions épanouies s'ordonneront d'elles-mêmes (Fourier).

Jardinier des révoltes,
le révolutionnaire entend qu'elles poussent dans l'ordre.

La conscience révolutionnaire
est le perspectivisme de l'Histoire déifiée :
la révolution est un monothéisme historique.

Même s'il les invoque,
ni Dieu, ni l'Homme, ni l'Histoire
ne comptent pour le révolté.

Seul compte l'ici et maintenant
du sursaut contre l'intolérable,
l'humiliation présente et la dignité retrouvée.

« Etre du côté de la rancœur,
c'est là qu'est le salut » (Loys Masson).

La rancœur brûle et défigure (Musset, Faulkner,
T. Williams, Coetzee),
mais comment celui qui vécut l'effondrement de l'espoir
transmettrait-il sans rancœur

l'histoire de sa désillusion (Abellio, ff. Betti)
v. Gheorghiu)?

C'est ce feu rancunier qu'il transmet
afin que Orc, l'enfant de feu (Blake),
l'onduisse du ventre-tombe.

L'histoire de la révolte est celle de ses renaissances.

Et son feu est le foyer présent de toute révolution.

La révolution a sur le feu le point de vue de la forge,
mais la révolte est un vent sur la braise :
il n'y a pas de petit feu.

Organisant le cordon sanitaire
autour des "mauvais feux",
la conscience révolutionnaire
les prive d'aliments
(mai 68 n'a pas de littérature).

C'est que la conscience révolutionnaire
est le complexe du révolté
qui met sa flamme sous le boisseau
au profit des pompiers incendiaires (Dürrenmatt).

Reste le cri :

- « Ils ne m'auront pas » (V. Valère) ;
- « Je les tuerai » (Styron, 'les Confessions de Nat Turner') ;
- « Qu'ils me tuent » (Melville, 'la Vareuse blanche').

Si la révolte fascine et horrifie,
c'est qu'elle aborde de front
le problème de la mort
et de la destruction.

Que de révoltes et de révolutions
débutent sur un enterrement !

Au contraire,
l'illuminisme révolutionnaire
ne peut aborder ce problème
que dans l'hypocrisie meurtrière ou sacrificielle,
parce qu'il entend se placer
tout entier du côté de la vie.

« Détruire, dit-elle » (M. Duras).

Dès 1798,
Coleridge répliquait à la marche à l'Empire
par l'image des jumeaux maléfiques
que nul ne peut séparer :

et le Vieux Marin en quête de régénération
voit sa vie jouée aux dés
par Mort-dans-la-Vie et Vie-dans-la-Mort.

Ne détruire que ce qui est destructeur,
tel est le problème de l'âme insurgée.

Certes, la colère aveugle.

Pas autant que la mauvaise foi
d'une révolution qui ignore
les ignominies de sa justice :

Chénier, guillotiné ;

Marie-Antoinette, taxée d'inceste ;

Teige, suicidé à la veille des procès de Prague ;
le Zéro et l'Infini ...

La fraction Lettre rouge

(« Vive le Guépéou ! », chantait Aragon)

serine que la révolte est confuse,
stérile et suicidaire :

qu'est-ce qu'une lumière sans ombre
et de quoi la lumière est-elle l'ombre ?

À l'instant de sa révolte

(J. Austen, 'Emma' ; E. Brontë, 'les Hauts de Hurlevent'),

le révolté s'en moque

et seuls les révoltés parlent aux révoltés
dans l'Internationale du Dégout .

Mais il est tant de révoltes
que le dialogue est sans fin :

ni l'homme de fer
ni l'homme de marbre (Wajda)
n'y ont vraiment accès.

La révolte est le champ de l'homme périssable.

Dans l'illuminisme révolutionnaire
se glisse un rêve d'immortalité,
du 'Prométhée délivré' de Shelley
aux luttes de l'Iran
où naissent l'image du Phénix
et le culte de l'homme de lumière
(H. Corbin).

Le feu n'a pas le temps,
ni le souci,
de plaire.

La stratégie du refus naît du refus de soi :
je me révolte parce que je me dégoûte.

Du passé, faisons table rase :
de mon passé de morne servitude,
de souffrances non perçues
et de rages rentrées.

L'opprimé n'est pas une victime abstraite,
il est celui dont la douleur ne compte pas.

Or toute servitude est complice (Épicète
La Boétie).

Dans l'insoumission
comme dans la fugue,
cette complicité est répudiée (Hamlet
Lautréamont).

L'illusion lyrique
et les vendanges sanglantes
de la révolte heureuse

sont décrites pratiquement dans les mêmes termes
par ses tenants et par ses détracteurs

comme sauvagerie libératrice
ou déchaînement (Dickens, Michelet, Bernanos) :
la révolte à la noblesse de la Bête.

La révolution sera libidinale ou ne sera pas (X. Brown).

Dans la révolte, tous les liens m'insupportent :
le rêve de l'énergie déliée voit partout des chaînes.

Les chrétiens libertaires (Milton, Blake),
soucieux de ^{tr}fonder la liberté personnelle ^{tr}(Wordsworth),
furent les premiers, autour de l'image de Satan,
à méditer sur la différence entre la chaîne et le lien,
comme sur le processus
qui fait tigre

^{tr}celui qui combat le tigre (Huicobro).
^{tr}L'épée qui tua le tyran est devenue tyran.

Si l'imagination est révolte,
ce n'est pas pour se porter au pouvoir
(quel manque d'imagination)
mais pour assurer sa puissance
en retournant contre elle-même
une partie de son énergie libérée.

D'où l'importance de la poésie
dans l'histoire de l'insoumission.

Il y a plus de raison
dans la pratique de l'imagination réflexive
que dans le culte de la Raison.

Premier mouvement : le retrait.
Qui forme un lien est perdu⁷ (Conrad) :
tout lien m'enchaîne.

La plus violente des révoltes
est celle du nihilisme passif que le bouddhisme incarne
et dont les formes malheureuses
multiplient les⁷ forteresses vides⁷ (Bettelheim)
et les interlocuteurs absents.

Le mutisme est révolte, comme la surdité,
et Samson aveugle fait couler les colonnes du Temple.

Mourir contre⁷, disent les Celtes,
comme les anorexiques et les grévistes de la faim.
Alors que l'Occident assimile la révolte à l'élan de conquête
ou à l'errance tourbillonnaire,
l'Orient, comme le christianisme à ses débuts,
fait du retrait au désert la première des révoltes :
s'abstenir de tout, c'est être révolté ;
la révolte vomit ce qui la fait vomir
et c'est à juste titre que tous les mélancoliques
sont décrits comme frustrés-révoltés.

L'insatisfaction est le début de la sagesse,
de la révolte et de la révolution.

Rien moins que tout ne saurait satisfaire l'homme.

Des bégards à Bartleby (Melville), le 'non' des renonçants et l'absence méditative s'inscrivent à la fois dans l'histoire de la révolte, de la révolution et de la folie : ('Siddharta'; le révolté, d'abord, fait la grève de la vie (Segalen; A. Kavan), comme l'exilé se laisse mourir de nostalgie (Couper Novalis).

Le refus radical, c'est le refus de vivre (Vaché). Mais, en privant le maître de sa machine humaine, la révolte ainsi retournée se prive du révolté

(La liberté ou la mort !)

et le suicide trahit l'insoumis qu'il libère :

l'histoire de l'esclavage,

des insurrections à mort (le ghetto de Varsovie) et des soulèvements en lieux clos (la 'Bounty', les prisons)

disent l'horrible efficacité plus que symbolique

des révoltes - suicides de masse,

comme les romans de suicide ('Anna Karenine', 'Hedda Gabler') préparent le relais de causes nouvelles;

Poil de Carotte aussi scandalise ses maîtres

et Camus ouvre ainsi son 'Homme révolté' :

Le seul problème philosophique, c'est le suicide.

Séparer l'histoire du suicide de celle de la révolte ou de la révolution, c'est les priver de leurs martyrs anonymes et gommer le malheur qu'elles entendent briser.

Il triche,

celui qui oppose la tragédie du suicide à l'espoir révolutionnaire :

les révoltes n'exigent pas moins de sacrifices, et sacrifient au souci de l'État rénové l'espoir qu'elles incarnaient.

L'Espoir est un sursaut au sein du désespoir : la révolte qui vient contre l'absurdité quand il n'y a plus rien à faire que d'espérer.

Au grand bazar de l'Hôtel des Rêves, le révolté rejette l'espoir de confection.

Mais c'est tricher tout autant que d'exalter la folie
ou le suicide vengeurs (Artaud) :

la vengeance révoltée y reste inaccomplie
et la victoire s'y prive de vainqueur.

Ainsi le Bouddha ne place-t-il pas le suicide
parmi les voies de la ⁷ libération ⁷ :

même les plus nihilistes de ses fidèles (Nagarjuna)
n'acceptent le suicide protestataire qu'en ultime recours :

le suicide est un meurtre
et le maître, pour qui tout homme est remplacable,
s'y fera.

Seule une révolte intérieure à la révolte (Baldwin
Le Roi Jones
E LR James)
permet d'enraciner la rage

non pas dans la conscience
mais dans l'instinct de vivre.

La vraie vie est absente,
ailleurs (Rimbaud) ?

De l'autre côté du désespoir (Sartre).

Contre le sous-vivre la révolte n'est pas suicidaire :
elle est le suicide aboli,
l'élan de la survie.

Le survivant s'insurge à la fois contre l'oppression et contre la honte qui l'invite à la mort.

Par définition,

l'affrontement le met au contact de ses chaînes.

Cessent-elles de l'enchaîner sitôt qu'elles sont tombées ?

Le problème n'est pas de savoir si la révolte est reprise en mains

(anéantie, récupérée, fécondée, qu'importe)
mais de discerner

quelle rénovation de conscience elle comporte.

Nul ne peut se révolter à la place d'autrui :
la liberté n'est pas un don.

Qui me l'offre m'enchaîne (Hemingway).
Malraux)

L'urgence de la libération
est celle d'un désir qui s'éclaire lui-même
et oriente l'insurgé, mais le divise aussi :
la colère, la pitié et la honte divisent l'âme.

Désirs vécus, affolés, affolants,
elles poussent le révolté à se dissocier de ce qui le révolte.

Les Noces de Colère et Pitié (Blake)
permettent de ne détruire que ce qui est détruit :
d'abolir l'oppression, par ses représentants.

Ainsi fécondée par le souci de ne pas nuire ('ahimsa' que l'Occident traduit fort mal en ^{fr}'non-violence') et qui est ^{fr}'refus de se conduire comme l'ennemi'^{fr}, la rage, impuissance qui se mue en puissance choisit la mort qu'elle sème et n'inflige qu'au mal-mort, sa mort définitive.

Loin d'être le "désordre", la révolte ébauche un ordre : le sien.

Mais, de même que l'ambitieux par révolte (Stendhal, Dreiser ne lui sont fidèles que s'il échoue), de même le juste révolté ne peut éviter l'injustice que s'il renonce au pouvoir de juger.

La révolte heureuse fait donc tomber deux masques : celui de l'ennemi, celui du révolté ('Kean').

Pour Shakespeare (ni révolté ni révolutionnaire), ^{fr}'la Tempête'^{fr}, machination efficace, défait l'usurpation et restaure la justice : mais le mage s'efface et renonce à régner.

Révolte altruiste qui est résignation :

Ariel retrouve sa liberté ;

Caliban garde sa révolte :

il n'est pas de bon maître sur une terre usurpée.

Notre droit, c'est notre faim (Verhaeren).
Nous prendrons notre bien où nous voulons qu'il soit (Eluard).

La révolte n'est fidèle à son élan que si, renonçant à l'impuissance qui l'engendra et à la toute-puissance qu'elle simule, elle ne perpétue pas la colère au-delà de l'action symbolique.

Certes, Dada qui voit s'insurger contre lui à la fois les bourgeois offusqués et les antibourgeois convaincus ne dure pas :

mais l'éruption ne connaît que sa propre histoire et elle a marqué.

Partagé entre la "vérité" de l'adversaire et celle qu'il a choisie, homme à la conscience double

convaincu de sa capacité de trahison

(« Je ne suis pas de ceux en qui je placerais ma confiance », disait Aragon), le poète "révolutionnaire"

s'enferme dans une fidélité outrancière (Neruda)

ou malheureuse (Orwell, Istrati) ;

il « en remet » ('Front rouge')

ou gémît sur ses espoirs trahis ('le Roman inachevé', 'Élegie à Pablo Neruda').

Le rebelle s'en retourne au silence (Rimbaud, Maïakovski), sitôt dite la parole qui en orientera d'autres.

Saint-Just se plaint que la révolution soit gelée,
sans comprendre à quel point il fut toujours glacial
et, tandis que loups s'entre-dévorent
au nom de l'unité (R. Rolland, Lizar),
le réformé réformateur se fait inquisiteur (Dostoïevski).
Gorki ferme les yeux. Brecht finasse.

Éluard regagne l'amour :
autant la littérature révolutionnaire s'emprisonne
dans un silence complice des abominations nouvelles,
autant la révolte se libère
dans la parole éphémère et le silence durable.

Entre révolte et révolution
(^{FF} Je suis un révolutionnaire à 60 pour 100 ;)
c'est sur moi que je pleure^F, disait Pasolini),
l'anticonformiste mène une guérilla
qui le fait naviguer de provocation en mysticisme,
d'adhésion en retraits :

à chaque volcan son rythme,
à chaque révolte son langage.

L'aventurier qui fuyait sa bougeotte
en fonde le sens (Ibsen, Nœx)
et l'amant des souffrances
se dresse contre la cruauté du non-sens (Adamov).

Massacrante est la loi qui empêche de vivre.

Massacrante, l'humeur qui se l'interdit :
la violence n'est pas seulement l'accoucheuse de l'histoire
(l'histoire serait donc femme, violente-fécondée),
elle n'est pas seulement l'émeute qui anime les rues.
Toute émotion est une émeute, d'ailleurs, c'est le même mot.

Le culte de l'émotion juste

est la plus précieuse des révolutions (Échar, Michaux).

Heureux qui ne survit pas à sa révolte.
Heureux celui que sa révolte conduit à la ténacité :
on ne vit pas pour se révolter, on se révolte pour vivre.

Condamnée à l'immobilité de la naissance à la mort,
la plante sait mieux que nous, qui dispersons nos efforts,
contre quoi d'abord s'insurger ...

Vaincre l'espace où le destin l'enferme (Maeterlinck).

Le contrepoint entre révolte, révolution,
parole, silence et désillusion
fait le rythme vivant de la littérature,
comme des mouvements sociaux :

intervention - retrait, explosion - latence,
quel volcan ne s'insurgerait
contre l'idéal tyrannique d'une éruption permanente ?

La désillusion révolutionnaire prolonge la révolte (Malaparte, Koestler) et l'incite à chercher d'autres fondements que le désir de fondation.

Et si la poésie sème tant de révoltes, c'est que, libérée de la compunction fondatrice ("le sérieux"), elle se féconde elle-même dans l'irrévérence (Dernos). Ainsi s'approfondit le dialogue entre politique et mystique qui fut à l'origine de l'idée même de la Révolution.

De Margueritte Poret

(« Dieu est plus souvent au marché qu'à l'Eglise ; qu'ai-je à prier, j'ai déjà tout en joie ») au soulèvement de la vie dont parlait Maurice Clavel, en passant par Ghuhrāwādī (« j'appartiens à ma nostalgie ») ou al-Halladj le cardeur d'âmes, l'histoire de la révolte heureuse jusque dans le martyre assure la démocratisation du sacré et mûrit l'aspiration à un sacré sans sacrifice.

Le rêve de bonheur s'affine (Stendhal, Wilde), le devoir d'impertinence se précise (Shelley, Mallarmé, Joyce)

et l'angélisme terrifiant des saints de la révolution s'humanise

(London, 'le Talon de Fer'; Gandhi, M. Luther King).

Impertinence de l'histoire :

les états postrévolutionnaires se disputent la Lune,
mais leur utopie n'est plus qu'une technologie.

Pertinence de la poésie :

les phénix entretiennent l'enchanteur pourrisant (Apollinaire).

Le temps est-il venu de Merlin révolté ?